



# Rédaction

## MP, MPI, PC, PSI

Calculatrice interdite

# 2025

*L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.*

### Remarques importantes

- Présenter, en écrivant une ligne sur deux, en premier lieu le résumé de texte, en second lieu la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la lisibilité, de la correction orthographique et grammaticale, de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable

## Partie A – Résumé de texte

*Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.*

La nouvelle théorie biologique, si inachevée soit-elle, change la notion de Vie. La nouvelle théorie écologique, si embryonnaire soit-elle, change la notion de Nature. L'écologie est une science naturelle fondée par Haeckel en 1873, qui se propose d'étudier les relations entre les organismes et le milieu où ils vivent. Mais, soit la préoccupation écologique demeurerait mineure dans l'ensemble des disciplines naturelles, soit le milieu était conçu essentiellement comme un moule géo-climatique tantôt formatif (lamarckien), tantôt sélectif (darwinien), au sein duquel les espèces vivent dans un désordre généralisé et où ne règne qu'une seule loi, celle du plus fort ou du plus apte. La science écologique n'a que très récemment conçu que la communauté des êtres vivants (biocénose) dans un espace ou « niche » géo-physique (biotope) constitue avec celui-ci une unité globale ou écosystème. Pourquoi système ? Parce que l'ensemble des contraintes, des interactions, des interdépendances, au sein d'une niche écologique, constitue en dépit et à travers aléas et incertitudes, une auto-organisation spontanée. En effet, des équilibres se créent et se recréent entre taux de reproduction et taux de mortalité. Ces régularités, plus ou moins fluctuantes, s'établissent à partir des interactions. Des complémentarités s'établissent à partir des associations, symbioses, parasitismes, mais aussi entre mangeur et mangé, prédateur et proie ; des hiérarchies s'établissent entre les espèces ; ainsi, de même que dans les sociétés humaines où non seulement les hiérarchies, mais les conflits et les solidarités sont parmi les fondements du système organisé, la complémentarité (*matching*) et l'ajustement (*fitting*) sont quelques-uns parmi les fondements complexes de l'écosystème. A travers toutes ces interactions se constituent des cycles fondamentaux : de la plante à l'herbivore et au carnivore, du plancton au poisson et à l'oiseau : un cycle gigantesque

transforme l'énergie solaire, produit l'oxygène, absorbe le gaz carbonique, et unit par mille réseaux l'ensemble des êtres de la niche à la planète ; dans ce sens l'écosystème est bien un totalité auto-organisée. Ce n'était donc pas un délire romantique de considérer la nature comme un organisme global, comme un être matriciel, à condition de ne pas oublier que cette mère est créée par ses propres enfants, et qu'elle est aussi une marâtre, utilisant la destruction et la mort comme moyen de régulation.

Ainsi, la nouvelle conscience écologique doit changer l'idée de nature, aussi bien dans les sciences biologiques (pour qui la nature n'était que sélection des systèmes vivants, et non pas écosystème intégrateur desdits systèmes) que dans les sciences humaines (où la nature était amorphe et désordonnée).

Ce qui doit changer également, c'est la conception de la relation écologique entre un être vivant et son environnement. Selon l'ancien biologisme, l'être vivant évoluait au sein de la nature, et, se bornant à en extraire de l'énergie et de la matière, en dépendait seulement pour son alimentation et ses besoins physiques. C'est à Schrödinger, un des pionniers de la révolution biologique, que nous devons l'idée capitale que l'être vivant ne se nourrit pas seulement d'énergie, mais aussi d'entropie négative (Schrödinger, 1945), c'est-à-dire d'organisation complexe et d'information. Cette proposition a été diversement développée, et l'on peut avancer que l'écosystème est co-organisateur et coprogrammateur du système vivant qui s'y trouve intégré (Morin, 1972). Cette proposition est de conséquence théorique très grande : la relation écosystémique n'est pas une relation entre deux systèmes ouverts ou chacun est partie de l'autre tout en constituant un tout. Plus un système vivant est autonome, plus il est dépendant à l'égard de l'écosystème ; en effet, l'autonomie suppose la complexité, laquelle suppose une très grande

richesse de relations de toutes sortes avec l'environnement, c'est-à-dire dépend d'interrelations, lesquelles constituent très exactement les dépendances qui sont les conditions de la relative indépendance. Ainsi, la société humaine, qui est ce qu'il y a de plus émancipé par rapport à la nature, nourrit son autonomie de multi-dépendances. Plus la complexité de l'ordre écosystémique est grande, plus celui-ci est apte à nourrir la société d'une extrême richesse et diversité d'objets et de produits, plus il est apte à nourrir la richesse et la diversité de l'ordre social, c'est-à-dire sa complexité. L'individualité humaine, fleur ultime de cette complexité, est elle-même ce qu'il y a de plus émancipé et de plus dépendant par rapport à la société. Le développement et le maintien de son autonomie sont liés à un très grand nombre de dépendances éducatives (longue scolarité, longue socialisation), culturelles et techniques. C'est-à-dire que la dépendance/indépendance écologique de l'homme se retrouve à deux degrés superposés et eux-mêmes interdépendants, celui de l'écosystème social et celui de l'écosystème naturel. Ce qu'on commence à peine à découvrir...

L'écologie, ou plutôt l'écosystémologie (Wilden, 1972), est une science qui naît. Mais elle constitue déjà un apport capital à la théorie de l'auto-organisation du vivant, et en ce qui concerne l'anthropologie, elle réhabilite la notion de Nature et y enracine l'homme. La nature n'est plus désordre, passivité, milieu amorphe : elle est une totalité complexe. L'homme n'est pas une entité close par rapport à cette totalité complexe : il est un système ouvert, en relation d'autonomie/dépendance organisatrice au sein d'un écosystème.

L'éthologie, [quant à elle], qui ouvre la biologie « vers le haut », a pris son essor avec succès depuis une dizaine d'années, mais ce succès ne doit pas nous masquer qu'il a fallu bien du temps pour que l'œuvre de pionniers solitaires qui observaient les comportements animaux dans leur milieu naturel, et non dans les conditions simplifiées de laboratoire, aboutissent à un premier développement. Alors que l'écologie modifie l'idée de nature, l'éthologie modifie l'idée d'animal. Jusqu'alors, le comportement animal semblait régi par réactions automatiques ou réflexes, tantôt par impulsions automatiques ou « instincts », à la fois aveugles et extralucides, dont la fonction était d'assouvir les besoins

de sauvegarde de survie et de reproduction de l'organisme. Or les premières découvertes éthologiques nous indiquent que le comportement animal est à la fois organisé et organisateur. Tout d'abord ont surgi les notions de communication et de territoire. Les animaux communiquent, c'est-à-dire s'expriment de façon qui est reçue comme un message et interprètent comme messages des comportements spécifiques (Sebeok, 1968).

[...] On aurait pu croire que ces communications sont extrêmement simples et ne concernent que la relation sexuelle. En fait, on voit se développer, tantôt sur une base analogique, tantôt sur une base digitale, souvent combinant les deux, des comportements symboliques ou rituels, non seulement de cour, mais aussi de coopération, d'avertissement, de menace, de soumission, d'amitié, de jeu. [...]

Par ailleurs, comme l'avait souligné Bateson (1955), le jeu animal suppose une communication sur la nature de la communication (métacommunication) : mordiller ressemble à mordre, mais signifie le contraire, jouer, c'est-à-dire amitié et non conflit ; le pseudo-conflit ludique devient l'expression de l'entente. On voit donc, dans ce qui semblait le plus évident et le plus simple, le jeu, émerger la complexité communicationnelle, laquelle, d'une autre façon, s'épanouit dans la ruse, la feinte, le camouflage.

Ainsi donc, les communications animales couvrent déjà un champ sémiotique complexe, et, débordant de beaucoup la relation sexuelle, concernent une très grande variété de relations interindividuelles. [...]

Comme on sait, la sociologie humaine se croyait sans précédent dans le monde vivant, et les seules sociétés reconnues, celles de fourmis, termites et abeilles, semblaient non seulement des exceptions extraordinaires, mais les exemples monstrueux de l'antisociété, parce que fondées uniquement sur l'obéissance à un « instinct aveugle ». Le biologisme, de son côté, n'avait ni les concepts, ni la volonté de sortir de son paradigme organismique, et il concevait les sociétés organisées d'insectes comme cas d'espèce, et non comme développements particuliers de la sociologie animale. [...]

Ainsi, les conséquences de l'éthologie et de la sociologie animale sont également mortelles pour le paradigme fermé de l'anthropologisme.

Edgar Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, 1973

## Partie B – Dissertation

*La dissertation devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et sera courte (au maximum 1800 mots). Cet effort de concision faisant partie des attentes du jury, tout dépassement manifeste sera sanctionné.*

« Ce n'était donc pas un délire romantique de considérer la Nature comme un organisme global, comme un être matriciel, à condition de ne pas oublier que cette mère est créée par ses propres enfants, et qu'elle est aussi une marâtre, utilisant la destruction et la mort comme moyen de régulation »

Vous évalueriez la pertinence de cette formule à la lumière des œuvres au programme.

**Sujet Centrale (DS5 du 10/03)**

Edgar Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, 1973

**Résumé de texte : proposition de corrigé**

L'évolution conjointe de la biologie et de l'écologie et les changements de mentalité ont révolutionné la vision des relations entre le vivant et son milieu. Désormais ce dernier n'est plus considéré comme un cadre où évolueraient de façon désordonnée les vivants soumis aux lois de la prédation // et de la sélection. En réalité, tant les liens conflictuels qu'utilitaristes entre les espèces contribuent à structurer spontanément le monde naturel, qui forme, selon l'intuition romantique, un tout.

Ainsi, ce changement de paradigme demande de renouveler la conception biologique de la nature mais aussi la vision qu'en // ont les sciences humaines. Les biologistes ont prouvé que la relation entre les vivants et leur biotope ne se réduit pas à une juxtaposition ou imbrication, et que les deux sont mutuellement dépendants. Or paradoxalement, plus un organisme est dépendant, plus il est autonome, ce qui explique que, d'un // point de vue sociologique, l'homme soit le plus libre par rapport à la nature car il s'est constitué un milieu social, nouvel écosystème qui l'émancipe des contraintes naturelles.

Toutefois croire l'homme supérieur aux animaux est périmé. L'étude des comportements animaux attestent d'échanges qu'on // pensait seulement commandés par l'instinct reproductif alors qu'ils peuvent être d'ordre purement symbolique comme chez les humains.

220 mots

---

**Introduction**

**Amorces possibles**

La figure maternelle associée à la Nature ou à la Terre semble être une constante anthropologique. En effet, du polythéisme grec voyant en Gaïa, la Terre, la mère de tout le panthéon grec, à la poésie de Rimbaud implorant la douceur maternelle de la Nature dans le « Dormeur du Val » - « Nature, berce-le doucement, il a froid » - Nature et maternité semblent indissociables (Géraud).

Le romantisme du XIXe siècle s'accompagne d'une exaltation de la Nature en tant que divinité transcendant les religions. Ainsi les premiers vers du sonnet « Correspondances » de Charles Baudelaire - « La Nature est un temple où de vivants piliers / Laissent parfois sortir de confuses paroles, / L'homme y passe à travers une forêt de symboles » - montrent la volonté de l'homme de se définir par rapport et dans la nature (Camille).

Alphonse de Lamartine, dans son recueil *Méditations poétiques*, publie un poème intitulé « Le Lac ». Il y raconte sa promenade, sur le lac du Bourget, en se souvenant des moments passés avec sa maîtresse. Le précurseur du romantisme décrit ce lac comme un être vivant à part entière (Nolan).

**Éléments d'analyse de la citation**

**« Pas un délire romantique » :**

- Romantique ⇔ nature sublime, nature-mère-refuge, nature divinisée ; petitesse homme par rapport à la nature ; lyrisme (nature = écho des émotions humaines).
- Romantisme ⇔ vision idéalisée.

**« considérer la Nature » :**

- « Nature » = cosmos, ensemble des êtres vivants et non-vivants.
- « considérer » : il est question du regard qu'on a sur la nature ; Morin ne propose pas une définition de la nature, de son essence, de la nature de la Nature, mais il parle de la façon dont les romantiques et leurs héritiers contemporains voient la nature.

**« organisme global » :** totalité ; « organisme » renvoie à un être vivant, au vivant (→ question de l'interaction du vivant et du milieu – le milieu n'étant pas synonyme de non-vivant).

« **comme un être matriciel** » : « matriciel » : qui a une relation initialement nourrissante, formatrice, protectrice ; la nature est créatrice, ordonnatrice de ses créations. A partir de ce moment là métaphore filée de la figure maternelle (NB : la matrice désigne d'abord l'utérus) : mère, enfants, marâtre (mot formé aussi sur la racine « mater »)

« **à condition de ne pas oublier que** » : conditions posées pour que la vision romantique (⇔ idéalisée) soit valide (il ne faut pas s'illusionner, la nature peut se montrer mauvaise avec ses enfants !).

« **cette mère est créée par ses propres enfants** : 1) au sens propre, paradoxe scandaleux et contre-nature ! 2) au sens figuré, la nature est certes créatrice, « matrice », mais elle est en retour, par une action réciproque, formée par ses créatures ; 3) la vision de la nature comme « mère » (anthropomorphisme) est une création purement humaine et anthropocentrée ; ses enfants sont les hommes qui la créent en l'imaginant comme telle, en mère.

« **elle est aussi une marâtre, utilisant la destruction et la mort comme moyen de régulation** » :

- « marâtre » : figure négative de la belle-mère, qui punit ses enfants ; = autre versant de la nature.
- « mort » et « destruction » ⇔ prédation, maladies, cataclysmes, etc., toutes manifestations par lesquelles la nature régule, en un cycle, ses créatures (cf. notion d' « écosystème organisé » de Morin). L'homme, parmi les vivants, perçoit ce cycle comme une manifestation d'hostilité.

## Limites

La nature est une marâtre pour ses enfants : l'homme n'est-il pas plutôt le parâtre de la nature ?

La vision anthropomorphe de la nature n'est-elle pas le fruit de notre imagination ? de notre anthropocentrisme ? de notre faiblesse à concevoir la nature ?

La nature a-t-elle une intention (« utilisant ... comme moyen de régulation ») ? Cherche-t-elle à maintenir un ordre ? lequel ? La vision finaliste de la nature est discutable.

## Questions / Problématique

Même si la vision romantique de la nature comme un grand tout n'est pas périmée au regard des conceptions écologiques actuelles, n'est-il pas absurde de prêter à la nature des intentions et de faire d'elle tantôt une mère, tantôt une marâtre ? Ne serait-ce pas faire perdurer, par le langage, des préjugés que la science et l'évolution des mentalités tendent à faire disparaître au profit d'une vision plus juste de l'écosystème naturel ?

## Plan détaillé

**I) Certes on considère à juste titre la nature comme un organisme global tout puissant (à la fois matriciel et destructeur).**

### 1) La nature a un caractère à la fois matriciel et destructeur

- Dimension matricielle ⇔ la nature par divers mécanismes, détermine le vivant, tire les ficelles derrière l'apparente volonté des êtres.

**JV** : Aronnax à Conseil : « l'argonaute est libre de quitter sa coquille », mais « ne la quitte jamais » (comportement déterminé)

**GC** : expose (en la critiquant) la vision mécaniste du milieu selon Louis Roule : « [l]es poissons ne mènent pas leur vie d'eux-mêmes, c'est la rivière qui la leur fait mener »

- Dimension destructrice ⇔ mort, maladie, monstruosité qui est rejetée par la norme, cataclysme, etc.

**MH** : prédation (Perle, Tigre, une corneille morte, etc.) ; rejet de la corneille blanche par ses semblables ; maladie de la narratrice ; chevreuil malade ; orage qui s'abat comme un « géant » sur sa « maison de poupée », etc.

**JV** : maëlstrom = symbole de la toute puissance de la nature (a peut-être englouti le Nautilus).

**2) Considérer, à ce titre, la nature comme un organisme global, total, n'est pas un délire romantique. Cette vision est validée par la science et une approche rationaliste.**

**JV** : la mer, équivalent ici de la nature (essentiellement sous-marine dans le roman), est un tout organisé et englobe tout dans sa totalité. Nemo, dans un élan certes romantique (il cite l'auteur romantique Michelet), décrit le système naturel de façon scientifique : « La mer est tout ! [...] » ; « La mer [...] c'est l'infini vivant [...]. Et en effet, [...] la nature s'y manifeste par ses trois règnes, minéral, végétal, animal. [*description de tous les ordres*] La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! »

**GC** : défend l'idée que même l'homme, qui a une place particulière en tant qu'être doué de pensée et de raison, est un vivant qui doit avoir conscience qu'il fait partie du vivant global, équivalent ici de la nature : « La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant ».

**II) Toutefois la vision de la nature comme mère ou marâtre est une forme de délire romantique : la nature n'a pas de sentiments ni d'intention de protéger ou de nuire. Et dans le second cas c'est plutôt l'homme qui se montre destructeur ou mortifère.**

**1) Ce qui est délirant, c'est d'avoir une vision anthropocentrique de la nature comme une mère ou une marâtre. En effet la nature n'a pas d'intention de favoriser ou nuire.**

- Assimilation délirante de la Nature à une mère.

**JV** : Nemo est complètement exalté quand il dit à Aronnax : « La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour » ; il lui prête même un « souffle » « pur et sain », comme à un être vivant.

- Témoignant d'un anthropocentrisme très courant.

**MH** : la narratrice en a conscience quand elle parle de ses animaux en leur prêtant des sentiments ou des réactions humaines (cf. le rôle des cerfs perçu comme un cri triste ; activité des fourmis perçues comme l'expression de leur caractère entreprenant ; « expression soucieuse et lasse » de Bella avant de mettre bas).

**GC** : attitude typiquement humaine qu'il dénonce dès son introduction : « Quelle lumière sommes-nous donc assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ? Quelle signification sommes-nous donc certains d'avoir donné à la vie en nous pour déclarer stupides tous autres comportements que nos gestes ? »

- La nature n'a pas d'intention :

**MH** : « Les choses arrivent tout simplement et, comme des millions d'hommes avant moi, je cherche à leur trouver un sens ».

**GC** : critique le finalisme. La nature est « alogique ».

**2) En réalité, il ne faut pas « oublier » que cette image anthropocentrée (⇔ métaphore filée de la mère-marâtre dans la citation de Morin) signifie de façon intuitive et imagée les interactions en faveur ou défaveur du vivant avec le biocosme, ainsi que l'interconnexion de l'homme et du milieu naturel.**

**MH** : la narratrice perçoit de façon vive les interactions et les complémentarités avec ses bêtes, notamment avec Bella, si bien qu'elle la qualifie de « grande et douce mère nourricière », car elle lui doit sa survie, autant que Bella lui doit la sienne (la narratrice l'a délivrée de sa souffrance en la trayant aussitôt qu'elle l'a trouvée).

**JV** : Nemo prête de façon exaltée à la mer des sentiments maternels simplement pour dire qu'il lui est redevable de l'immensité des ressources qu'elle lui fournit : « je lui dois tout ».

**GC** : se sentir « enfant de la nature » (p. 111, « Aspect du vitalisme ») chez GC n'est pas l'expression d'une vision naïve des rapports de l'homme à la nature mais sert à dire, de façon imagée que l'homme doit rester en position d'interaction avec le vivant, sans se sentir en position d'extériorité ou de supériorité : tel un « enfant de la nature », « il éprouve à son égard un sentiment d'appartenance et de subordination, il se voit dans la nature et il voit la nature en lui » (p. 111). Interactions entre le vivant

et le milieu, ou « expérience » qualifiées par GC de « débat » : « l'expérience c'est d'abord la fonction générale de tout vivant, c'est-à-dire son débat avec le milieu ».

### **3) Et il ne faut pas « oublier » que bien souvent c'est l'homme qui détruit l'écosystème.**

**MH** : cf. l'homme, à la fin du roman, qui détruit le fragile écosystème que s'était créé la narratrice avec sa petite communauté d'animaux au sein de pré-Alpes autrichiennes ; cf. aussi les critiques que la narratrice formule à l'encontre des menaces de destruction atomique que l'homme fait peser sur la nature.

**JV** : cf. critique de la « boucherie » perpétrée par Nemo lorsqu'il massacre sauvagement les cachalots ; déploration par Aronnax de la disparition des dugongs « rac[e] util[e] qui permettent de réguler la flore sous-marine et éviter la propagation de maladies dues à la putréfaction des herbes aux embouchures du Rio de la Plata jusqu'en Floride.

**GC** : l'homme exploite le vivant pour l'expérimentation jusqu'au martyr (les chiens, la grenouille « Job de la biologie »), et même ses semblables (mention d'expérience faite sur des condamnés aux US, des êtres humains déclassés), ; GC parle de « manifeste ignominie » (p. 46). L'homme a la capacité de modifier l'écosystème, il est « créateur de configuration géographique », il est le seul vivant à ne pas être purement déterminé par le milieu naturel et le seul à être capable de l'aménager grâce à la technique (p. 142). GC ne porte pas de jugement de valeur sur cet aménagement du milieu, mais dit que l'homme est en capacité de modifier le milieu.

### **III) Vers de nouvelles relations avec la nature plus justes ? Substituer à la vision naïve de nos rapports à la nature, l'humilité et la responsabilité**

#### **1) Sortir du « paradigme fermé de l'anthropologisme » (fin du texte de Morin)**

Au lieu de rester prisonnier d'une imagerie qui met l'homme à l'extérieur de la nature, il ne faut pas oublier que l'homme est un vivant parmi les autres, et reconnaître sa proximité avec les autres êtres vivants.

**MH** : « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille ».

**JV** : « Véritables colimaçons, nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon ».

**GC** : « Et d'ailleurs, en tant que vivant, l'homme n'échappe pas à la loi générale des vivants ».

#### **2) L'homme doit se sentir « non comme une entité close mais un système ouvert en relation d'autonomie / dépendance organisatrice au sein de l'écosystème » (= reprise du texte de Morin), dont il est, à cause de son statut particulier, responsable. A lui de se montrer « paternel » avec les autres vivants.**

**MH** : la narratrice se sent responsable des êtres vivants qui restent comme elle de l'autre côté du mur. Pour cette raison, après l'avoir envisagé, elle se détourne du suicide (« c'était surtout la pensée de Lynx et Bella qui me retenait »). La narratrice s'en occupe comme une mère de ses enfants. Les animaux sont d'ailleurs devenus des substituts de ses filles. Elle est devenue une figure maternelle (paternelle si on en croit le masculin de « chef » ?), « le chef de cette étrange famille ».

**JV** : Nemo se sent responsable des baleines qu'il défend contre les cachalots. Même si le choix de massacrer telle espèce pour en préserver une autre est absurde du point de vue écologique, il a toutefois conscience de l'importance de sauvegarder les grands mammifères marins poursuivis par la rapacité de l'homme et il est conscient de leur vulnérabilité. C'est en tout cas ce que laisse entendre à Aronnax, mais aussi au lecteur, le tableau terrible de la baleine femelle massacrée, au bout de la nageoire de laquelle pend un petit baleineau.

**GC** : « Vivre c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence » (p. 188).